

*QUOD EST  
SUPERIUS  
EST SICUT  
INFERIUS*

I

# IMPLICATION

Pour sûr, on ne s'attend pas à me voir écrire ce que je me sens maintenant obligé d'écrire ; me voici donc amené à expliquer pourquoi je me mêle d'un événement qui semble, avant même que je ne m'en mêle, avoir déjà touché un assez large public. La mystique, la cabale, l'alchimie, la doctrine des rose-croix, tels sont mes domaines de recherche – ceux qui s'y intéressent le savent. Il se trouve que j'interromps mon travail sur mon livre *De Suso à Nietzsche* pour me mêler d'un événement qui change de tournure jour après jour. Du reste j'interromps plutôt les travaux préparatoires à mon livre que sa rédaction même. Ma thèse : que ce n'est pas avec Goethe dont Nietzsche a avidement profité que la première personne fait son apparition dans la langue allemande, mais les initiateurs en sont Suso, Eckhart et Böhme. Notre faculté de vivre et de comprendre, à nous, le public, est trop envahie par le corpus littéraire bourgeois pour que nous ayons pu nous rendre compte que les mystiques avaient déjà intensément vécu l'importance du Moi, autant que Goethe et autant que Nietzsche après lui. À la seule différence que ce n'est

pas avec des filles, des hommes ou des femmes, qu'ils furent tour à tour heureux ou malheureux, mais dans leur relation avec Dieu.

Je me dois de donner cette précision, parce que mon style habituel pourrait déteindre sur ce que je dis de mon ami Jean Ris. Tous les deux, Jean Ris et moi, nous sommes des hommes de lettres.

J'étais à Amsterdam quand tout est arrivé. Chez Joost Ritman. J'étais invité à voir sa collection. Je ne connais pas de collectionneur privé qui ait rassemblé autant d'ouvrages sur la mystique, la cabale, l'alchimie et les rose-croix que Joost Ritman. J'étais à l'hôtel *Ambassade* – c'est toujours là que je descends quand je suis à Amsterdam –, je lisais le *NRC* en prenant mon petit-déjeuner – c'est toujours ce journal que je lis en pareil cas – et j'appris que Jean Ris avait été arrêté. Soupçonné de meurtre. Contre mon principe de ne lire que la presse locale quand je suis à l'étranger, ce qui m'assure une détente de qualité – je me suis immédiatement procuré le *Frankfurter Allgemeine*. Et j'y appris qu'André Roi-Desaulneurs avait éreinté le dernier livre de Jean Ris, *Une fille sans ongles aux orteils*, dans son célèbre et si populaire show télévisuel, *AUDIENCE*. Après l'émission, l'auteur aurait grossièrement apostrophé le critique quand il fit son apparition, comme à l'accoutumée, dans la villa de son éditeur, Louis Pérégrin, à Bogenhausen. On ne savait pas encore comment Jean Ris avait réussi à s'introduire dans la réception organisée, comme toujours après chaque *AUDIENCE*, par l'éditeur de Roi-Desaulneurs. La liste des invités ne prévoyait pas la présence de Jean Ris, parce qu'il était contraire aux usages d'inviter des auteurs qui venaient

juste de passer à *AUDIENCE*, chez Roi-Desaulneurs. Sans doute Jean Ris était-il, lui aussi, publié aux *éditions PÉRÉGRIN*; pour autant, à en croire le règlement de la maison, il n'aurait pas dû, ce soir-là, assister à la réception. Il semble que Jean Ris ait d'emblée voulu s'en prendre physiquement à André Roi-Desaulneurs. Aux deux grooms venus le prier de sortir il aurait proclamé : Il n'est plus temps d'encaisser. Que monsieur Roi-Desaulneurs soit sur ses gardes. Dès ce soir, zéro heure, il sera rendu coup pour coup. Plus que de la surprise, c'est de la consternation, voire de la répulsion, que cette déclaration avait suscitée chez les invités qui étaient, tous sans exception, du monde des lettres, de la politique, des médias, d'autant plus qu'il était de notoriété publique qu'André Roi-Desaulneurs comptait également des juifs parmi ses ancêtres, et parmi eux des victimes de l'Holocauste. Le lendemain, sur le radiateur de la Jaguar de Roi-Desaulneurs, qui n'avait pas bougé de devant la villa de l'éditeur, se trouvait le fameux cachemire jaune que le critique portait systématiquement pendant son show télévisuel. Mais d'André Roi-Desaulneurs pas la moindre trace. Il était tombé pendant la nuit près de cinquante centimètres de neige fraîche. Sous la neige, Munich, en proie au chaos. Les soupçons portèrent dès le lendemain sur Jean Ris qui, incapable de fournir un alibi et peu disposé à répondre à la moindre question, fut mis en état d'arrestation. On le dit en état de choc.

Cette lecture me coupa le souffle. Pourtant Jean Ris n'y était pour rien. J'en avais la certitude. Ce genre de certitude qui est le corollaire d'une compréhension de l'autre fondée sur le sentiment. Et quoique je ne sache

pas grand-chose de ses autres amitiés, cette lecture m'inspira sur-le-champ une unique intuition : il n'a pas d'autre ami que toi.

J'ai aussitôt téléphoné à Joost Ritman pour lui dire que je devais rentrer immédiatement à Munich. J'ai même voulu lui en expliquer les raisons, mais je me suis rendu compte qu'il me serait difficile de le faire. Alors je lui ai dit : J'ai un ami dans la détresse. À vouloir être précis, on s'exprime parfois comme un étranger.

J'étais parti si vite que j'ai dû attendre d'être sur le quai pour vérifier que je n'avais rien oublié. Il me manquait ma carte d'identité. On me l'avait demandée à la réception de l'hôtel et dans la précipitation du départ on a oublié de me la rendre. J'ai téléphoné. Un jeune Asiatique me l'a apportée sur-le-champ. Quant au train que j'avais choisi, je ne l'ai pas raté, mais il s'est arrêté au bout d'une heure, en rase campagne, en Hollande. Et pas un mot d'explication. Des voyageurs commençaient à hausser le ton quand on annonça enfin : Deze trein is afgehaakt. Nous devions descendre et attendre un train de remplacement. Je mis tout cela en relation avec Jean Ris, Roi-Desaulneurs et Munich-Bogenhausen. Il me fallait du temps pour réfléchir à mon retour éperdu vers Munich : était-il recommandé, indispensable, admissible ? Mon sentiment à cet égard ne faisait aucun doute. Mais il a suffi que la somme de tous mes calculs aboutisse tout compte fait à une seule conclusion pour qu'aussitôt une voix s'élève là-contre. Y a-t-il vraiment de l'amitié entre Jean Ris et moi ? Entre Jean Ris, cet homme de renom, presque populaire, et Michael Landolf, qui hante un cercle de spécialistes ? Peut-être ne sommes-nous amis que dans la mesure où nous habitons

à peine à cinq minutes (à pied) l'un de l'autre. Lui rue Böcklin, moi rue Malsen, bref, dans le quartier des peintres de la coquette banlieue de Plaisir<sup>1</sup>. Nous y sommes tous deux à notre place, bien plus qu'à Bogenhausen, comme Jean Ris me l'a un jour fait remarquer. À vrai dire il est nettement plus jeune que moi. Aussi cela vaut-il bien davantage pour lui. Presque gênés, nous nous sommes avoué l'un à l'autre que, sans cette commune résidence à Plaisir, il y a peu de chance que nous fussions devenus des amis – lui toujours au centre d'une création littéraire acérée, allant du roman fouillé dans ses moindres recoins jusqu'au compte-rendu péremptoire, moi au contraire naviguant à l'écart, dans les espaces les plus étincelants du monde. L'univers de la mystique, de la cabale, de l'alchimie. Mais après que nous nous sommes rencontrés, à Grünwald, chez Wesendonck, ce professeur de philosophie qui donne aussi dans l'actualité, nous n'avons vu aucune raison de ne pas prendre congé en insistant sur la formule d'adieu. L'un et l'autre nous sommes économes de notre temps. Et si nous ne formons pas une paire d'amis, comme on dit, c'est peut-être que le temps nous a rendus circonspects. Moi plus encore que lui. Dehors, devant la villa des Wesendonck, nous nous sommes sitôt appelés par nos prénoms. Mais cela signifie seulement que nous avons beaucoup voyagé, et surtout dans le monde anglo-saxon. Nous n'avons pas encore échangé trois phrases qu'il m'appelait déjà Michel. Si j'en crois mon expérience, seuls en usent ainsi ceux qui me veulent du bien ou, disons-le, les hommes de cœur. Jean Ris a des

1. Gern (quartier résidentiel). (Toutes les notes sont de la traductrice.)

qualités de cœur, je l'ai immédiatement senti. Nous avons l'un et l'autre remarqué, sans d'ailleurs nous en faire mystère, que nous ne faisons pas partie du cercle intime des invités. Comme nous habitons l'un et l'autre à Plaisir, nous avons ensuite partagé un taxi, y compris la facture, aucun des deux n'ayant ni pu ni voulu être invité par l'autre. Notre commune mesquinerie me fut sympathique. Et sur le chemin du retour, nous nous sommes également dit ce qui nous avait valu cette invitation. Pour ma part, Wesendonck m'avait posé des questions sur la cabale, parce qu'il devait faire la recension d'un livre de Gershom Sholem pour la *Süddeutsche Zeitung*. Évidemment je n'ai pas évoqué cette piqure de déception si caractéristique que je ressentis quand Wesendonck m'en informa. Moi qui connais comme ma poche la mystique, la cabale et l'alchimie, je n'ai pas été sollicité pour faire la critique de ce livre, mais on l'a confiée à Wesendonck, quoiqu'il donne carrément dans l'actualité. Mais avant de me poser ses questions, il a pris soin de me préciser qu'on ne lui avait proposé ce compte-rendu que parce que Gershom Sholem était un ami – sinon il ne l'aurait pas accepté.

Pour Jean Ris, ce qui justifiait sa présence en qualité, c'était que le *Frankfurter Allgemeine* venait de le démolir, allant même jusqu'à l'insulter en le traitant de populiste. Et cela, sous la plume d'un des directeurs de la publication. En personne. Aussi méritait-il une invitation, aux yeux de Wesendonck. Et, ce soir-là, Wesendonck lui avait fait passer un véritable test, pour voir s'il méritait sa place dans la phalange Wesendonck. N'avez-vous pas remarqué que Wesendonck accole systématiquement le terme de « fasciste » au nom de

l'éditeur en question ? Cette invective remontait clairement aux années 60 du précédent siècle. Mais ceux qui l'avaient utilisé à cette époque étaient incapables d'y renoncer – et pourtant ils avaient pris de l'âge, eux aussi !

Sans appartenir à aucun groupe – quand on écrit des livres de haute teneur historique on ne peut pas se permettre de passer ses soirées à bavarder – je me tiens très exactement informé de qui est avec qui et de qui est contre qui ; car, quand je suis épuisé, je feuillette les journaux. Pour le reste, c'est le professeur Goupilargent qui me renseigne, soit au foyer du *Théâtre de poche*, soit au téléphone. Comme il le dit plaisamment, il est à tu et à toi avec Dieu et le monde entier, et il a mon numéro de téléphone dans son carnet d'adresses. Les éloges qu'il a faits de mon livre sur le mysticisme ont dépassé toute mesure. Dans le journal et à la radio. Il m'a ensuite adressé la parole dans le foyer du théâtre. Il a vraiment pris tout son temps avant de le faire, mais lorsqu'il m'aperçut pour la troisième fois à la même place, deux rangées devant lui, il lui fallut d'abord constater que nous avions le même abonnement, puis attirer mon attention sur ce point. Quand il apprit que j'habitais à Plaisir, il s'écria aussitôt : Jean Ris aussi ! Et d'ajouter qu'il devait son propre surnom à Jean Ris. Qu'il ne s'était pas du tout senti vexé. Il estimait que ce surnom que lui avait concocté Jean Ris aurait mérité sa place, chez Wagner, dans les *Maîtres chanteurs*<sup>2</sup>. Je dus alors avouer que j'ignorais son surnom. Comme c'est drôle,

2. En allemand le nom de Jean Ris (Hans Lach) ressemble au nom d'un personnage des *Maîtres chanteurs* (Hans Sachs).

s'exclama-t-il. Vous êtes bien le seul, dans tout Munich, à l'ignorer ! Et que cela ne lui faisait rien du tout de le diffuser plus largement. Jean Ris l'a surnommé Goupilargot. Et cela, après avoir entendu la description de son avant-dernier roman que lui, ci-devant professeur Goupilargent, avait donnée dans une quelconque conversation : une œuvre d'une grandiose autoconstriction. Il suffit de lâcher quelque chose n'importe où à Munich, pour que aussitôt toute la ville le sache. En matière culturelle du moins. Nulle part au monde il ne se dit autant de potins qu'à Munich. Et la cause de tout ce déferlement que je subis au Foyer, c'est que, quand il s'était présenté comme un bourgeois de Harlach, j'avais confessé mon appartenance à Plaisir. Et Plaisir, pour un professeur de lettres, c'est Jean Ris. Certes Jean Ris, ajouta-t-il, mais rapidement car déjà retentissait la sonnerie de la fin d'entracte, est maintenant un notable presque trop en vue pour ce charmant quartier petit-bourgeois ; cela fait longtemps qu'il relève de Bogenhausen, dit-il. Et dans son ton, dans son sourire béat, il fallait peut-être comprendre que sa phrase avait été ironique. Quant à moi, je ne relevais pas de Bogenhausen, mais bien de Plaisir... non, ce n'était pas ce que le professeur avait voulu insinuer. Je n'avais pu m'empêcher de l'interpréter ainsi.

Aucune police au monde ne pourrait me soupçonner de meurtre. Jean Ris, oui. Bien qu'il n'ait pas plus commis de meurtre que moi. Quand j'ai lu ce que les journaux disaient de Jean Ris, je ne me suis pas demandé s'il avait ou non besoin de moi. Je n'étais pas capable d'imaginer qu'il existât à Munich et dans toute l'Allemagne plus que suffisamment de gens capables de

délivrer Jean Ris de ce soupçon absurde. Rien, je ne pouvais vraiment rien m'imaginer. Pas même qu'il pourrait me trouver casse-pieds. Il devait avoir des amis dont l'amitié était autrement plus profonde que la mienne : le hasard a fait de nous des voisins. Normalement je ressens tout très rapidement comme une gêne. Mais présentement, pas du tout. Je devais y aller. Immédiatement. À Munich. Dans la banlieue, à Stadelheim.

QUOD EST  
SUPERIUS  
EST SICUT  
INFERIUS

I.  
Verstrickung

Da man von mir, was zu schreiben ich mich jetzt veranlaßt fühle, nicht erwartet, muß ich wohl mitteilen, warum ich mich einmische in ein Geschehen, das auch ohne meine Einmischung schon öffentlich genug geworden zu sein scheint. Mystik, Kabbala, Alchemie, Rosenkruzertum –, das ist, wie Interessierte wissen, mein Themengelände. Tatsächlich unterbreche ich, um mich in ein täglich mit neuen Wendungen aufwartendes Geschehen einzumischen, die Arbeit an meinem Buch *Von Seuse zu Nietzsche*. Es sind eher die Vorbereitungen zu diesem Buch, die ich unterbreche, als die Arbeit an ihm. Inhalt: In die deutsche Sprache kommt der persönliche Ton nicht erst durch Goethe, von dem Nietzsche gierig profitierte, sondern schon durch Seuse, Eckhart und Böhme. Weil das bürgerlich Geschriebene unsere Erlebnis- und Fassungskraft besetzt hat, haben wir, das Publikum, nicht wahrnehmen können, daß die Mystiker ihre Ichwichtigkeit schon so deftig erlebt haben wie Goethe und wie nach ihm Nietzsche. Nur waren sie glücklich und unglücklich nicht mit Mädchen, Männern und Frauen, sondern mit Gott ...

Ich muß das erwähnen, weil durch mein sonstiges Schreiben gefärbt sein kann, was ich mitteile über meinen Freund Hans Lach. Beide, Hans Lach und ich, sind Schreibende.

Ich war in Amsterdam, als es passierte. Bei Joost Ritman war ich, eingeladen, seine Sammlung anzuschauen. Mir ist kein Privater bekannt, der so viele Specimena der Mystik, Kabbala, Alchemie und des Rosenkruzertums gesammelt hat wie Joost Ritman. Ich wohnte im *Ambassade*, wo ich in Amsterdam immer wohne, ich las beim Frühstück den *NRC*, den ich dort immer lese, und erfuhr, daß Hans Lach verhaftet worden ist. Mordverdacht. Obwohl es bei mir, sobald ich im Ausland bin, zu den Erholungsqualitäten gehört, nur die jeweils ausländischen Zeitungen zu lesen, besorgte ich mir sofort die

*Frankfurter Allgemeine*. Da las ich nun, Hans Lachs neuestes Buch *Mädchen ohne Zehennägel* sei von André Ehrl-König in seiner berühmten und beliebten Fernseh-Show *SPRECHSTUNDE* unsanft behandelt worden. Der Autor habe den Kritiker, als der, wie es üblich sei, nach seiner Fernseh-Show in der Bogenhausener Villa des Ehrl-König-Verlegers Ludwig Pilgrim erschien, grob angepöbelt. Noch sei ungeklärt, wie es Hans Lach überhaupt gelungen sei, sich Zutritt zu der Party zu verschaffen, die Ehrl-Königs Verleger nach jeder *SPRECHSTUNDE* in seiner Villa veranstalte. Auf der Gästeliste sei Hans Lach nicht vorgesehen gewesen, weil es unüblich sei, Autoren, die unmittelbar davor in Ehrl-Königs *SPRECHSTUNDE* »dran« waren, nachher zur Party einzuladen. Hans Lach sei zwar selber Autor des *PILGRIM Verlags*, aber an diesem Abend hätte er nach den Regeln des Hauses nicht dabei sein dürfen. Hans Lach habe offenbar sofort gegen André Ehrl-König tötlich werden wollen. Als ihn zwei Butler hinausbeförderten, habe er »ausgerufen: Die Zeit des Hinnehmens ist vorbei. Herr Ehrl-König möge sich vorsehen. Ab heute nacht Null Uhr wird zurückgeschlagen. Diese Ausdrucksweise habe unter den Gästen, die samt und sonders mit Literatur und Medien und Politik zu tun hätten, mehr als Befremden, eigentlich schon Bestürzung und Abscheu ausgelöst, schließlich sei allgemein bekannt, daß André Ehrl-König zu seinen Vorfahren auch Juden zähle, darunter auch Opfer des Holocaust. Auf dem Kühler von Ehrl-Königs Jaguar, der am nächsten Morgen immer noch vor der Villa des Verlegers stand, sei der berühmte gelbe Cashmere-Pullover, den der Kritiker in seiner Fernsehshow immer um seine Schultern geschlungen trage, gefunden worden. Von André Ehrl-König fehle jede Spur. Es sei in dieser Nacht fast ein halber Meter Neuschnee gefallen. München im Schnee-Chaos. Hans Lach sei schon am Tag danach unter Verdacht gestellt und, da er kein Alibi nachweisen konnte und nicht bereit war, auch nur

eine einzige Frage zu beantworten, verhaftet worden. Sein Zustand wird als Schock bezeichnet.

Ich konnte, als ich das las, gar nicht mehr richtig atmen. Aber ich wußte doch, daß Hans Lach es nicht getan hatte. So etwas weiß man, wenn man einen Menschen einmal mit dem Gefühl wahrgenommen hat. Und obwohl ich über seine Freundschaften nicht viel weiß, beherrschte mich, als ich das las, sofort eine einzige Empfindung: er hat außer dir keinen Freund.

Ich rief sofort Joost Ritman an und sagte, daß ich sofort zurück nach München müsse. Als ich noch sagen wollte, warum ich sofort zurück müsse, merkte ich, daß das gar nicht so leicht mitzuteilen sei. Ich sagte: Ein Freund ist in eine Not geraten. Manchmal spricht man, wenn man genau zu sein versucht, wie ein Ausländer.

Weil ich zu hastig aufgebrochen war, prüfte ich erst auf dem Bahnsteig, ob nichts vergessen worden sei. Der Ausweis fehlte. Man hatte ihn an der Rezeption erbeten und, weil ich es beim Aufbruch so eilig hatte, vergessen, ihn mir wiederzugeben. Hintelexphoniert. Ein junger Asiate brachte ihn sofort. Ich versäumte den Zug, den ich herausgesucht hatte, nicht. Aber nach einer Stunde Fahrt blieb der Zug stehen, auf freiem, holländisch weitem Feld. Und keine Erklärung. Als einige Reisende schon laut wurden, endlich die Ansage: *Deze trein is afgehaakt*. Wir mußten aussteigen, auf den Ersatzzug warten. Für mich hing das alles mit Hans Lach, Ehrl-König und München-Bogenhausen zusammen. Mir sollte Zeit gegeben werden zu überlegen, ob ich wirklich so überstürzt nach München zurückfahren sollte, mußte, durfte. Meine Empfindung war unmißverständlich. Aber da, wo in einem gerechnet, berechnet und geprüft wird, meldete sich die Gegenstimme. Sind Hans Lach und ich wirklich befreundet? Der bekannte, fast populär bekannte Hans Lach und der im Fachkreis herumgeisternde Michael Landolf? Vielleicht sind wir nur befreundet, weil wir keine fünf Minuten (zu Fuß) von einander entfernt wohnen. Er in der

Böcklin-, ich in der Malsenstraße, also im Malerviertel des lieblichen Stadtteils Gern. Wir passen beide besser hierher als nach Bogenhausen, hat Hans Lach einmal gesagt. Er ist allerdings deutlich jünger als ich. Hält also noch mehr für möglich als ich. Wir haben einander fast ein bißchen schamhaft gestanden, daß wir ohne die Gerner Nachbarschaft kaum Freunde geworden wären. Er, immer mitten im schrillen Schreibgeschehen, vom nichts auslassenden Roman bis zum atemlosen Statement, ich immer im funkelndsten Abseits der Welt. Mystik, Kabbala, Alchemie. Aber nachdem wir uns bei dem auch aktuell tendierenden Philosophieprofessor Wesendonck in dessen Grünwalder Villa kennengelernt hatten, haben wir keinen Grund empfunden, uns nicht mit einem sorgfältig betonten Auf Wiedersehn zu verabschieden. Zeitgeizig sind wir beide. Wir sind keine sogenannten engen Freunde, vielleicht, weil wir beide vorsichtig geworden sind. Ich noch mehr als er. Draußen bei Wesendoncks haben wir uns zwar gleich bei unseren Vornamen genannt. Das heißt aber nur, daß wir beide in der Welt, besonders in der englisch-amerikanischen, herumgekommen sind. Er hat mich gleich bei der zweiten oder dritten Anrede Michel genannt. Das tun, nach meiner Erfahrung, nur die, die es gut meinen mit mir, oder, sagen wir, die Herzlichen. Hans Lach ist eine Herzlichkeitsbegabung. Das spürte ich sofort. Wir haben beide bemerkt und es auch nicht vor einander verheimlicht, daß wir nicht zum engeren Kreis der hier Eingeladenen gehörten. Beide in Gern wohnend, teilten wir nachher ein Taxi, auch bei der Bezahlung, weil keiner sich vom anderen einladen lassen wollte oder konnte. Daß wir da beide gleich kleinlich waren, war mir sympathisch. Und wir sagten uns auf dem Heimweg auch die Gründe auf, die uns diese Einladung beschert hatten. Mich hat Wesendonck über die Kabbala ausgefragt, weil er ein Buch Gershom Scholems für die *Süddeutsche* rezensieren sollte. Daß ich, als mir Wesendonck das mitteilte, den typischen Enttäuschungsstich verspürte, gestand ich natürlich nicht. Ich,

in nichts so zu Hause wie in Mystik, Kabbala, Alchemie, wurde nicht um diese Buchbesprechung gebeten, wohl aber der doch ganz und gar aktuell tendierende Wesendonck. Aber er hatte, bevor er mich ausgefragt hatte, selber gesagt, daß ihm diese Besprechung nur angeboten worden sei und er sie nur angenommen habe, weil er mit Gershom Scholem befreundet gewesen sei.

Hans Lach führte sein Eingeladenwordensein darauf zurück, daß er in der *Frankfurter Allgemeinen* gerade ungut behandelt, ja sogar richtig beschimpft worden sei, als Populist. Und zwar von einem der Herausgeber persönlich. Dadurch sei er für Wesendonck einladbar geworden. Wesendonck habe ihn, Hans Lach, diesen Abend lang richtig geprüft, ob er in die Wesendonckphalanx passe. Ich müsse ja bemerkt haben, daß Wesendonck den Namen jenes Herausgebers immer mit dem Zusatz Faschist versehen habe. Diese Schmähfloskel stammte deutlich aus den Sechzigerjahren des vorigen Jahrhunderts. Aber die, die sie damals im Mund führten, konnten offenbar auch jetzt, obwohl selber deutlich gealtert, nicht darauf verzichten.

Obwohl ich nirgends dazugehöre – wer geschichtsträchtige Bücher schreibt, kann die Abende nicht verplaudern –, kriege ich, weil ich, wenn ich erschöpft bin, Zeitungen durchblättere, doch mit, wer gerade mit wem und wer gegen wen ist. Den Rest sagt mir Professor Silberfuchs im Kammerspiel-Foyer oder am Telephon. Er ist, wie er es selber fröhlich ausdrückt, mit Gott und der Welt befreundet, und ich gehöre zu seinen Telephonnummern. Er hat mein Mystik-Buch über alle Maßen gelobt. In der Zeitung und im Radio. Dann mich angesprochen im Foyer der *Kammerspiele*. Er habe damit wirklich gewartet, aber als er mich zum vierten Mal auf dem Platz zwei Reihen vor sich gesehen habe, habe er sich und dann auch mich darauf hinweisen müssen, daß wir dem gleichen Abonnement angehörten. Als er hörte, daß ich in Gern wohnte, sagte er sofort: Hans Lach

auch. Und sagte gleich noch dazu, daß er seinen Spitznamen Hans Lach verdanke. Und er sei überhaupt nicht beleidigt. Er finde, der von Hans Lach für ihn gefundene Spitzname könnte auch bei Wagner in den *Meistersingern* vorkommen. Jetzt mußte ich doch gestehen, daß ich seinen Spitznamen nicht kenne. Ach, rief er, wie lustig. Sie sind der einzige in ganz München, der den nicht kennt. Und es mache ihm überhaupt nichts aus, seinen Spitznamen selber zu verbreiten. Silbenfuchs habe Hans Lach ihn genannt, nachdem er, Professor Silberfuchs, den vorletzten Roman von Hans Lach in irgendeiner Konversation ein Werk von grandioser Selbstbehinderung genannt habe. Was man in München irgendwo sage, sage man immer der ganzen Stadt. Zumindest in der Kulturszene. Die sei nirgends so tratschselig wie in München. Das alles rauschte im Foyer auf mich ein, weil ich, als er sich als Harlachinger ausgewiesen hatte, mich zu Gern bekannte. Und Gern heißt für einen Professor der Literaturwissenschaft Hans Lach. Hans Lach sei inzwischen, sagte er noch schnell, weil das Klingelzeichen mahnte, doch fast schon zu prominent für das liebe Kleinbürgerviertel. Der gehört längst nach Bogenhausen, sagte der Professor. Und Ton und Schmunzeln konnten bedeuten, der Satz sei auch ironisch gemeint gewesen. Daß ich nicht nach Bogenhausen, sondern eben doch nach Gern gehörte, hatte der Professor mit diesem Satz sicher nicht sagen wollen. Ich hatte nicht vermeiden können, das herauszuhören.

Keine Polizei der Welt würde mich eines Mordes verdächtigen. Hans Lach schon. Obwohl er den Mord so wenig begangen hat wie ich. Als ich las, was über Hans Lach in der Zeitung stand, überlegte ich nicht, ob er mich brauche oder nicht. Ich war nicht fähig, mir vorzustellen, daß es in München und in ganz Deutschland mehr als genug Menschen gäbe, die Hans Lach von diesem absurden Verdacht befreien würden. Gar nichts konnte ich mir vorstellen. Nicht einmal, daß ich aufdringlich wirken könnte. Er mußte Freunde haben, die viel ernsthafter

seine Freunde waren als ich, der Zufallsnachbar. Mir ist sonst immer alles zu schnell peinlich. Und jetzt gar nicht. Hin mußte ich. Sofort. Nach München. Und hinaus nach Stadelheim.